

La sirène rêveuse qui joue dans l'arbre

Nicolaï Feuillard

Vérité et mensonge

Numéro 147, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Feuillard, N. (2015). La sirène rêveuse qui joue dans l'arbre. *Moebius*, (147), 15–24.

NICOLAÏ FEUILLARD

La sirène rêveuse qui joue dans l'arbre

Les rayons d'une lune rouge pénètrent dans la chambre de Calixte. Assise à même le sol, la petite fille observe le ciel. La lune, à l'instant de se coucher, répand une lueur sinistre qui éclaire des apparitions effrayantes. Calixte se réfugie aussitôt dans son lit. Quand elle relève la tête, il n'y a personne d'autre que moi ; mais l'enfant n'a pas le sentiment d'avoir rêvé.

Alors je la rassure du mieux possible :

— Il n'y a pas de quoi t'inquiéter, Calixte.

— Mais maman... *il* était là !

Cette chimère lui paraissant réelle et menaçante, elle recommence à paniquer. Il faut donc me résigner à attendre que l'aube nous sourie.

— Je vais dormir ici. Ah, ce qu'il fait noir ! dis-je en effleurant la lampe. Je t'occuperai en te racontant des histoires jusqu'à ce que tu t'endormes.

Lorsqu'elle est souffrante, il me semble que la nuit elle aussi est malade.

— Quand il fera jour, j'essaierai de lui parler, me répond-elle d'une voix brouillée par le sommeil.

Hier encore, elle voulait capturer le reflet de la lune avec un filet et un panier ; mais la lune n'aime pas autant lutiner qu'un homme.

Ses craintes apaisées, Calixte se laisse enfin aller à la douceur de ce moment où elle m'a auprès d'elle. Tirée par le réveil d'un rêve joyeux, elle s'attriste quelquefois ; délivrée d'un rêve pénible, elle se réjouit plus souvent. Toujours elle croit à la réalité de ses rêves.

— Mais maman... tout est vraiment arrivé ! Regarde l'avion avec plein d'enfants dedans qui s'est écrasé, je t'en ai parlé juste avant.

Dans la réalisation de certains cauchemars, elle voit l'action de forces étranges et mystérieuses, plutôt que de simples coïncidences.

Ses cauchemars se renouvellent. Elle craint de s'endormir. Elle reste étendue sur son lit des heures entières, avec des insomnies persistantes. La névrose prend le dessus, se révèle véhémence.

À présent les couvertures la gênent, elle étouffe sous les draps et a des démangeaisons sur tout le corps. À ces symptômes, se joignent bientôt une migraine et la sensation qu'un étau lui comprime les tempes.

La vie paisible et bien ordonnée de notre famille se trouve ainsi à la veille d'un déchirement.

Pendant ses crises, son père reste auprès d'elle et la regarde en silence, cherchant à l'apaiser d'une caresse. Il a fini par l'emmener à l'hôpital. Les médecins ignorent ce qu'elle a, leurs scanners ne révèlent rien. Mais quelque chose dans sa voix et son expression me donne un violent coup au cœur. Impossible de décrire à quel point il est touchant de la voir, son petit visage perplexe, comme envoûté, feignant la fermeté avec ses pauvres ressources.

Quel est le sentiment ou le souvenir qui la tient si tremblante ?

Pour dissiper les craintes, dit-on, il suffit d'en approfondir la cause. Alors je lui demande de tenir un carnet de rêves. Ce que je cherche, tout d'abord, c'est à parvenir à débusquer dans ses cauchemars, sous leurs apparences fantastiques, ce qui la tourmente, ces émotions à peine conscientes qui forment la trame invisible de son rapport au monde. À mesure qu'elle les examinera, ils deviendront plus nets, plus précis, et leurs péripéties nous conduiront à leur signification véritable.

Pendant ce temps, son père se lève sans me parler, je le vois marcher dans la pièce, sortir comme si de rien n'était. Je le vois revenir, image malade de lui-même, pâle, décoloré, fragile. Comment est-il possible qu'avec autant d'amour je ne le rende pas heureux ?

Mieux vaut éviter de s'attarder sur ce malaise. Il faut d'abord résoudre les problèmes de notre fille. Avec moi, Calixte se laisse aller. Rien ne me paraîtra jamais absurde. Elle peut tout me dire et je répondrai sans lui poser de

questions indiscretes, avec l'air détaché de l'expert à qui on soumet les pièces d'un dossier auquel il n'est pas mêlé.

Je tente de lui expliquer d'une voix apaisante :

— Ce ne sont que des images inventées par ton cerveau. Devant tout rêve désagréable, sois prête à te dire : « Ce n'est que mon imagination. » Ensuite, examine-le bien. Pour ça, écris tout dans ton carnet.

Elle s'applique, en suivant son inspiration enfantine. Un monde inconnu surgit sur le papier.

« Gregory se marie à Venise. Mais sa femme et sa fille sont enlevées par deux hommes. Gregory prévient la police. Les kidnappeurs s'enfuient avec leurs otages. Ils sont tous tués dans un accident de voiture. Cinq ans plus tard, de passage à Venise, Gregory rencontre Naziha, qui ressemble beaucoup à sa femme. Il en tombe amoureux. Le matin du mariage, Naziha est enlevée. Tout recommence... »

Si ce récit ne m'inquiète pas sur le moment, quelle n'est pas ma surprise, quatre jours plus tard, de lire dans le journal une histoire en tous points semblable. Coïncidence ? Tout est réel dans ce que ma fille a imaginé. Mais je ne peux prendre pour une prémonition ce qui n'est sans doute qu'un hasard.

Appuyant mon visage contre la vitre de ses rêves, je découvre un monde de significations confuses et contradictoires. En tenant son carnet, je sens un froid anormal dans mes mains, un froid mortel, et j'ai l'impression que je ne me réchaufferai jamais.

C'est comme si ses mots se tatouaient sur mon cœur :

« Je suis couchée dans ma chambre. Tout ce qui m'entoure a une couleur noire. C'est une nuit d'hiver, mais dehors la neige fond et les arbres deviennent rouges comme s'il y avait le feu. Un bruit de pas approche, il augmente. Ma porte s'ouvre. Une femme entre, elle a un visage pâle et malade, sa bouche est entrouverte. Elle est petite, maigre mais très belle, blonde aux cheveux longs. Elle tire les rideaux de la fenêtre et chacun de ses doigts laisse une trace de sang. Elle se tourne et je vois qu'une partie de son visage n'a plus de peau. Elle me regarde avec de grands yeux fixes. Je la regarde aussi. Je ne peux faire aucun mouvement. Elle referme la porte. Enfin, elle me parle... »

Après une telle lecture, je presse ma main contre ma poitrine : une douleur insupportable me déchire. Et je reste là cette nuit encore. Si notre vieille maison était hantée, la chambre de Calixte le serait par mon fantôme à force de veiller auprès d'elle.

Calixte croit vivre un de ces cauchemars où l'on est poursuivi par des ennemis, sur le point d'être rejoint, sans possibilité de se défendre. Un de ces rêves où l'on perd pied, dégringolant du haut d'un escalier, dévalant sans pouvoir se retenir au fond d'un gouffre. Je m'approche, l'embrasse sur le front, lui caresse le visage, pour faire diversion à ses pensées et l'aider à surmonter son effroi, car je la vois frissonner.

— Les rêves ne se réalisent pas toujours, lui dis-je d'un ton apaisant.

Le soir suivant, à l'heure du coucher, je m'installe près de son lit tout en jetant un coup d'œil dehors. De fines gouttes de pluie tombent sur la terre. Elles sonnent creux en s'imprimant dans la poussière molle. Ce sera encore une nuit blanche pendant laquelle, comme un vampire, la psyché de ma fille sucera son énergie. Demain, Calixte se lèvera la tête bourdonnante et vide. Elle éprouve déjà cette sensation pénible qu'on a en plongeant dans un bain glacé...

Au matin, elle ouvre les yeux. Aux ténèbres doit succéder le jour ; que toute lumière se rallume ! Idées incrustées dans son cerveau, fuyez, disparaissent comme des ombres !

Calixte reprend contact avec le réel. Elle essaie, avant de se lever, de vider son esprit. Je l'encourage cependant à tout noter. Mais je sens qu'elle s'impatiente, elle n'a pas vraiment la force, il faudrait y consacrer de longues séances, et elle est trop petite pour ce travail. La nuit l'arrache au monde malléable et douillet de ses parents, où elle se tient à l'abri, et la projette brutalement dans un monde à elle, dur, agressif, implacable, sur lequel elle n'a aucune prise.

Pour que cet univers ne soit plus une suite d'images floues, elle va mettre sur le papier tout ce qui lui viendra en tête, tout ce qui passera par sa pensée et son cœur – le rire et la peur, le blanc et le noir, les larmes délayées dans des métaphores oniriques. Ma petite fille qui, grâce à sa maman, connaissait des poèmes de Baudelaire par cœur

avant même de savoir lire, ma chérie qui, un peu plus tard, me demandait de lui épeler les mots dont elle voulait former des phrases : j'ai senti très tôt que l'écriture serait sa façon de s'emparer du monde. Je lui ai offert pour ses huit ans un recueil de contes avec un beau dessin d'araignée rouge. Chaque fois que je l'ouvrais, c'était un signe magique, l'heure de tisser une histoire, pour que l'araignée quitte sa page et nous rejoigne. Nous mêlions nos rêves à la réalité de ce livre, établissions un lien entre lui et nous, c'était notre manière de l'aimer – et de nous aimer.

Ces autres pages que je lis à présent renferment une âme : Calixte est affamée de se raconter à elle-même.

« Un arbre jette ses bras vers moi. Son ombre me recouvre comme un énorme filet. Avec sa grosse voix, il me dit son nom dans le creux de l'oreille. Puis il me promène dans le ciel, ses branches me servent d'avion, et j'avale le vent qui souffle. Au sol il y a mon papa. Ses petits yeux noirs ressortent bizarrement sur son visage blanc. Il se met soudain à tourner la tête dans tous les sens pour mieux me regarder, et j'ai l'impression d'être une sirène. Une sirène inquiète qui joue dans un arbre. Il me dit alors : "Viens dans mon lit, viens sur mon cœur. Je vais te raconter une histoire." Et l'arbre fléchit ses branches... »

Je contemple, sur le papier, les associations d'idées qui affluent des lointains de sa mémoire pour bâtir son univers. À la lumière de ce qui semble un avertissement, je fais des rapprochements entre le passé et le présent.

Une cloche d'église sonne quelque part. Il est tard, le crépuscule tombe. Calixte reste silencieuse un moment, soutenant mon regard presque comme une adulte, avant de me confier en s'endormant :

— Je rêve de toi... toutes les nuits.

Cette confidence étrange se prolongerait peut-être, si elle n'était pas tranchée par un coup de foudre. La voix meurt dans sa gorge ; et je me tais par une sorte d'inhibition devant sa frayeur.

Je la vois souvent, les yeux mi-clos, détachée de tout, ne s'appartenant plus, rêver immobile et inanimée. Retirée vers son cerveau, sa vie cesse de paraître au-dehors. Par son attitude, sa mélancolie, elle ressemble à une sculpture funéraire. Une fois éveillée, il lui est difficile, voire

impossible, de distinguer ses fantasmes du réel. Dans le Paris du XIX^e siècle, Calixte aurait été une héroïne poétique de Gérard de Nerval. Dans notre terne banlieue, elle n'est qu'une petite fille solitaire et perdue.

Je relis son carnet. Il semble que plusieurs de ses rêves se soient réalisés. En face de certaines coïncidences qui dépassent et déconcertent l'analyse, je suis envahie par une vague mais saisissante demi-croyance au surnaturel. Plus j'y pense, plus je suis tourmentée. Chaque fois qu'après mûre réflexion je décide que tout cela n'est que le fruit du hasard, mon esprit, comme un ressort qui cesse d'être comprimé, retourne d'un coup à sa première position et me présente la même énigme à résoudre : « Est-ce seulement le hasard ? »

Calixte est plongée dans le sommeil. Son caractère a quelque chose de mystérieux qui me fait frémir. Sa hardiesse chimérique, à la fois séduisante et monstrueuse, ne sert qu'à exciter ses nerfs.

L'esprit s'anime et crépite au contact de l'ombre. Ces ténèbres sont en toi, Calixte, une dévorante obscurité t'habite. Quelle sonde mesurera ces épaisseurs, ce chaos de visions qui nous affolent ? Ma perplexité commence à se briser, cédant à la pression de ce qui paraissait invraisemblable une minute plus tôt.

Mon enfant va du rêve vers le monde réel, je dois partir du monde réel pour expliquer ses rêves.

Calixte se tourne dans son lit. Elle pousse un cri et se réveille en sursaut. Je la rassure de mon mieux, mais elle s'exclame sans se rendre compte de la cruauté de ces mots :

— Tu es si maigre, maman !

— Ne te soucie pas de ma santé. Il faut juste que tu te concentres sur ce qui se passe en toi.

— Il fait noir en moi.

Cette phrase résonne tristement à mes oreilles. Ce moment indistinct dure si longtemps qu'il ne m'en faut pas beaucoup plus pour me demander si, moi, je suis bien éveillée.

— Tu crois aux apparitions ? demande-t-elle soudain d'une voix qui semble venir d'une distance infinie.

— Quelles apparitions ?

— Tu sais... les fantômes.

— Non. Et toi, tu y crois ?

— Oui.

— Pourquoi ? Il t'arrive d'en voir ?

Elle sourit, mais de quel sourire !

— Mais pourquoi j'avais le sentiment que des choses pareilles devaient t'arriver ? m'écrié-je tout à coup, aussitôt surprise de mes propres paroles.

— Tu as pensé à ça ? Et pourquoi... ?

— Calixte, tout ça, c'est dans ta tête.

— Tu en es sûre, maman ?

— Écoute, à ton âge, moi aussi j'avais une collection d'amis imaginaires. J'en avais de très riches : ils possédaient des châteaux en Amérique et me suppliaient d'y aller passer mes vacances. J'en avais d'autres qui étaient toujours prêts à jouer avec moi et à inventer mille bêtises.

Par la fenêtre, je vois la lune à son dernier quartier. J'ai l'impression de flotter non pas dans sa lumière, mais dans une noire obscurité et une affreuse angoisse. La conviction que ma fille croit à ce qu'elle dit jaillit de la pitié même qu'elle m'inspire.

— Ce ne sont pas des amis, chuchote-t-elle en me regardant, car la seule qui vient pour me parler, c'est toi, maman.

À cet instant, je ne me rends pas compte de ce que signifient les mots que je viens d'entendre. Je suis si émue, si touchée par la petite fille qui les a prononcés, que je ne peux que l'embrasser, la serrer fort et la garder contre moi. Mais ses frayeurs l'ont tellement affaiblie qu'elle frissonne à mon contact. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Son cou mignon est tout trempé. Lorsque je l'enlace, elle est parfois prise de panique.

Ses réactions m'alarment encore plus que ses paroles.

« Je rêve de toi... toutes les nuits. » Que veut-elle dire ? Voilà ma première pensée, une seconde avant que ma tête se remplisse de souvenirs, de soupçons...

Il fait sombre dans la chambre et nous nous tenons près de la lampe. Le regard brûlant de Calixte semble devenir plus perçant et pénétrer ma conscience. Quelque chose d'étrange passe entre nous. C'est une idée qui glisse, furtive, mais atroce, et que je saisis enfin... Je deviens pâle comme un spectre.

L'instant est confondant, abyssal. Ma vie entière défile devant mes yeux par brèves rafales, comme la bande-annonce d'un mauvais film. Entre les images et les sons, filtrent des rais de lumière, des flashes, des zones d'ombre qui s'entremêlent en intersections troubles, déconcertantes.

— Maman, j'ai tant rêvé de toi que tu as repris ta... réalité.

Et moi je ne juge plus nécessaire de prendre un songe pour la réalité, ni la réalité pour de la folie. Je comprends à la fin que je me crois vivante – et pourtant je suis morte... embarquée, entraînée, emportée vers Dieu sait quelle région du ciel ou de l'enfer.

Cela s'abat, éclatant, absolument irréfutable, cela tombe sur moi et m'écrase...

Je suis entrée dans un monde de son invention.

Tout à coup des larmes me viennent aux yeux, j'éprouve une extrême confusion et une grande honte mêlées à une certaine douceur. Je sens que ces rêves chaque soir sont le refus d'un adieu.

J'ai l'impression, alors que nos regards se rencontrent, que rien au monde n'est aussi fantastique que notre relation. Je veux reprendre Calixte dans mes bras, mais je m'arrête, la dévisage et me souviens de tout. En particulier de mon mari, un pauvre homme dévasté et rendu fou de douleur par ma maladie. Je me souviens du cancer, de l'agonie, de l'enterrement, et cela me semble si étrange, si incompatible avec la réalité que je vois à présent.

Je suis ébranlée, mais je suis aussi redevenue lucide et Calixte s'en rend compte. Aussi me saisit-elle par les manches, cette fois avec crainte, avant de tomber à terre. Je la regarde un instant, avec l'envie de la soulever, de l'étreindre de toutes mes forces, de l'embrasser, et de lui dire que je l'aime, que je l'aime, que je l'aime...

Mais c'est moi, cadavre qui pourrit déjà, qui bouleverse Calixte, vivant mon identité de mère à titre posthume. À ma présence affreuse, elle répond par des sourires lumineux, signifiant qu'elle m'aime, qu'elle se réjouit de me voir, de m'avoir près d'elle, qu'elle m'aime.

— Je dois m'en aller, Calixte. Mais je te laisse avec ton père.

Ma voix d'outre-tombe est hésitante, mais ma décision inexorable. La frontière entre le réel et le monde qui vit en elle doit s'effacer; et le fantastique reculer devant mon amour.

— Ton imagination sera ton alliée, Calixte, mais ne te laisse pas dominer par elle. Tu as éveillé ma mort, je ne veux pas engourdir ta vie.

Une clarté céleste apparaît. Je vacille dans ce bain de lumière azurée. Me voilà face au long voyage vers l'oubli...

— Adieu, je te lègue la douceur de l'aube, la brise sonore, la pluie propre et apaisante qui tombe sur les arbres...

Calixte se sent face à un ciel étincelant; elle ferme les yeux, éblouie par l'aurore.

Que le calme se fasse en elle et qu'elle s'endorme enfin d'un sommeil apaisé d'enfant...

